

à recevoir de l'étranger des opinions toutes faites. Trop souvent nous pensons après les autres et par les autres. La méthode est simple, mais peu profitable. Avec de telles accoutumances les esprits restent sans vigueur, les opinions sans indépendance, et le sens critique sans acuité. De là naissent une déplorable facilité à se fourvoyer à la suite de guides peu sûrs, et une complaisance dangereuse pour des idées qu'on accepte sans les discuter.

Dans quelle mesure notre revue pourra-t-elle réagir contre ce mal ? L'avenir le dira. Nous avons pensé qu'il valait la peine de s'y essayer.

Plusieurs auraient peut-être préféré un journal quotidien, publié en dehors de tout parti politique, et exclusivement consacré à la défense des intérêts catholiques. La revue ne s'adresse qu'à une élite ; le journal atteint les masses. La revue dresse une table magnifique, y invite des convives triés sur le volet, et sert des mets choisis ; le journal jette à la foule le pain quotidien dont elle se nourrit. Il vaut mieux, pense-t-on, surveiller et assainir l'alimentation commune par où s'entretient la santé publique, que de préparer des repas exquis pour les plus fortunés seulement. C'est aussi notre avis. La revue que nous fondons, bien loin d'exclure le journal désiré, lui ouvre plutôt la voie.

Nul ne peut être un bon guide de l'opinion publique s'il n'a une intelligence fortement nourrie, une doctrine sûre, un jugement sain, un esprit souple et une plume bien trempée. Il y faut donc un long et sérieux apprentissage. Notre revue est ouverte à tous ceux qui auraient l'ambition de se dresser à ces nobles et utiles combats du journalisme catholique.

Mais notre revue est-elle possible ? Question vitale et délicate. Il faut pour y répondre affirmativement beaucoup de courage, et un peu d'illusion peut-être. Le nécrologe des revues canadiennes est assez riche pour nous inspirer quelques alarmes.

Les revues étrangères nous inondent, et apportent à notre classe instruite le pain quotidien de l'intelligence. Pourquoi notre nouvelle revue, cultivée en terre canadienne, et portant en ses feuilles la sève de l'esprit national, ne pourrait-elle pas grandir et prospérer ? Est-ce qu'il y aurait dans cette sève un germe de mort ? ou bien le sol intellectuel de notre patrie serait-il impropre à cette sorte de culture ?

Quoi qu'il en soit, et sans nous attarder ici à des récriminations inutiles, nous tentons l'entreprise avec confiance. L'expérience du passé nous permettra peut-être d'éviter certains écueils où sont venus sombrer nos devanciers. Nous voulons, en tous